

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres. Gauthier et Gauthier.

Publié au Post Office de New Orleans et Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 31 mars 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Laue. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Lectures étrangères — Consolations pour les vieillards. Josephine et le faux dauphin. Une Visite au Vatican. Napoléon et ses Maréchaux. La Lettre, nouvelle inédite. La Maison qui pleure. Cuisine. Le Cloven Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Les visites impériales allemandes à Vienne.

Guillaume II est allé à Vienne. Peuzing le 24 mars et y a été reçu par l'empereur François-Joseph ainsi que par les archiduces présents à Vienne. Une compagnie d'infanterie a rendu les honneurs et les souverains sont allés ensuite au château de Schönbrunn où a eu lieu un déjeuner auquel assistaient les membres de la famille impériale. L'après-midi a été consacré à une promenade dans les environs de Schönbrunn ; le soir un dîner de gala de quatre-vingts couverts a été donné dans la grande galerie du palais de Schönbrunn. L'empereur est parti à neuf heures du soir pour Venise. Les visites de l'empereur allemand à Vienne sont trop fréquentes pour provoquer dans l'opinion ou dans la presse des manifestations d'enthousiasme ou même de surprise. Cette fréquence embarrassée même parfois la cour en rendant difficile le choix d'un programme agréable et varié pour son hôte, et qui écarte en même temps toute occasion pouvant provoquer l'impolitesse redoutée de Guillaume II et donner lieu de sa part à des manifestations telles que celle de son discours à l'hôtel de ville lors de son dernier séjour à Vienne. On se rappelle qu'il y fit allusion à la brillante armure de la Triple Alliance et à son rôle décisif joué par l'Allemagne pendant la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine.

Dans les milieux officiels viennois on déclare que le voyage de Guillaume II n'a pas de portée politique. Le ressort des conversations tenues avec des hommes politiques que le motif de cette visite serait l'intention de l'empereur allemand de se rencontrer ensuite avec le roi Victor-Emmanuel à Venise. Il appartient tout ainsi dire à la routine des entrevues entre les souverains de la Triple-Alliance que l'un des monarques des trois Etats ne peut rencontrer l'un de ses alliés sans rendre aussitôt après une visite au troisième souverain.

A la venue de l'empereur Guillaume suivra, deux semaines après, la visite du prince et de la princesse héritiers d'Allemagne. Le kronprinz et la princesse seront les hôtes de l'empereur François-Joseph à Schönbrunn, où des dispositions ont déjà été prises pour les recevoir. La visite durera deux jours. La princesse sera présentée à l'empereur François-Joseph qu'elle ne connaît pas encore, et aux archiducs et archiduchesses. Pendant la seconde journée le couple princier visitera Vienne. Le départ s'effectuera le 18 avril le soir.

Constant Coquelin aura, dans quelques jours, sa statue érigée dans le parc de la Maison des Comédiens, à Pont-aux-Dames. L'Association des artistes dramatiques compte donner à cette solennité le caractère d'une véritable manifestation de gratitude et d'admiration envers le grand comédien qui fut aussi un grand philanthrope. L'avis suivant a été envoyé à tous les théâtres de Paris : La statue de Constant Coquelin, œuvre d'Antonin Mercié, élevée par souscription, sera inaugurée à la Maison de retraite de Pont-aux-Dames, à Couilly (Seine-et-Marne), le samedi 8 avril 1911.

Statue de Coquelin.

Tous les souscripteurs et tous les membres de l'Association des Artistes dramatiques sont invités à cette pieuse et glorieuse solennité. S'ils désirent y assister, ils devront envoyer leur nom et leur adresse à M. Cailis, 42, rue de Bondy, avant le 25 mars. En réponse, ils recevront une carte personnelle qui leur servira de billet pour aller et le retour par train spécial et de laissez-passer pour la cérémonie.

Le centenaire de l'Aiglon.

C'est le 20 mars qu'est tombé le centenaire de la naissance du Roi de Rome. Et il y a encore, paraît-il, quelques Parisiens et Parisiennes qui ont pu voir l'Empereur, au balcon des Tuileries, présentant son fils à la foule. Les plus récentes statistiques affirment, en effet, que Paris compte actuellement cinq habitants âgés de plus de cent ans ! A ce propos, on se souvient d'avoir entendu M. Legouvé, dont M. René Bazin occupe de plus sept ans seulement le fauteuil à l'Académie, raconter qu'il avait lui-même parfaitement assisté à ce spectacle, sur les épaules de son père. Le 20 mars 1811, le petit Legouvé était dans sa cinquième année seulement, mais la vision de l'Empereur et du "paquet de dentelles" qu'il élevait dans ses bras, et aussi "l'immense et émuante acclamation du peuple" l'avaient tellement impressionné que le vieillard gardait très nets et très précis tous les détails de la scène historique dont il avait été le témoin.

LA DAME DE MONSOREAU

Au théâtre Sarah-Bernhardt

Tandis que la maîtresse de céans continue dans toutes les Amériques une des tournées les plus fructueuses et les plus triomphales de sa carrière, le théâtre Sarah-Bernhardt suit son petit bonhomme de chemin et, sous la direction de M. Maurice Bernhardt, entretient et augmente son répertoire. Il vient de remonter luxueusement "La Dame de Monsoreau." "La Dame de Monsoreau" est le type parfait de ce que l'on appelle le drame de cape et d'épée. Elle a passionné nos pères ; nous y avons pris nous-mêmes, dans notre jeunesse, un plaisir extrême. Et pourquoi les jeunes générations intellectuelles ne feraient-elles pas violence à leur gravité et à leur ironie, pour aller s'intéresser à ces merveilleuses aventures, aussi merveilleuses que celles de tous les policiers et de tous les détectives, avec, exactement, la même saveur d'intrigue et de mystère ? Car c'est, en effet, une chose curieuse que chaque génération s'accorde à reconnaître l'intrigue et le mystère de son temps. Pour chaque génération le "rococo" c'est l'intrigue et le mystère de la ville, son intrigue et de son ingéniosité. Il me semble qu'à ce point de vue spécial la pièce d'Alexandre Dumas père et d'Auguste Maquet est tout aussi intéressante que les poursuites de malfaiteurs sur les toits et dans les caves. Elle a en plus, pour elle, le panache, les jolis costumes et les décors pittoresques. Oh ! mon Dieu, ce n'est pas une tranche de vie ! Tout au plus est-ce une tranche d'histoire un peu maquillée. Mais si les pièces heureuses n'ont pas d'histoire, l'histoire fournit souvent des pièces heureuses. Je ne vais pas vous raconter "La Dame de Monsoreau". On ne raconte pas les pièces classiques. Je dirai seulement à ceux qui n'ont pas même lu le roman — c'est-à-dire à ceux qui n'ont pas une fois dans leur vie, à tromper la longueur d'une convalescence — que c'est une excellente occasion de repasser l'histoire de Henri III, de ses débris avec les seigneurs de Lorraine et avec la Ligue. Ils feront bien, évidemment, si la conversation tombe sérieusement, dans un salon, sur cette époque troublée, de ne pas faire trop d'érudition à propos du rôle joué par Chicot et par le seigneur de Bussy dans l'histoire de France. Mais enfin, s'ils ont négligé ou oublié leurs études historiques, cela leur donnera une teinture, un vernis, qui leur sera profitable, s'ils en usent légèrement et avec précaution. M. Maurice Bernhardt a encadré l'émuante poursuite de Diane de Méridor dans une mise en scène soignée. Seuls, quel que soient les décors appropriés ont été utilisés, qui s'adaptent à l'action sans rien qui n'importe quels décors neufs. Mais tous les costumes sont nouveaux. Le magasin du théâtre, pourtant si riche, n'avait précisément pas de costumes Henri III. On avait du grec à foison, du Louis XV, de la Révolution, française, de l'Empire, de la Restauration, mais pas d'Henri III. Or, c'est une époque où les tailleurs habillaient bien, que dis-je ! habillaient mieux. Ce sont véritablement de magnifiques reconstitutions historiques que ces costumes du roi de France, de Chicot, du duc d'Anjou, de Saint-Luc, des mignons, etc. Des armures somptueuses, délicatement fouillées, ont été exé-

cutées spécialement. Ce ne sont plus des costumes et de l'épée de théâtre, ce sont des pièces de musée rétro-pectif. M. Maurice Bernhardt a bien mérité des musées de la mise en scène ! La pièce est jouée avec entrain, et avec tout le "chic" désirable. Mais comment entreprendre la composition d'un pareil palmarès, quand on n'a pas à côté de soi le dictionnaire des épithètes et celui des synonymes. Mlle Marie Louise Derval est une Diane ravissante ; Mlle Mayliane, une gentille Mme de Saint-Luc ; Mlle Marion, une duchesse agréablement ténébreuse ; Mlle Prevost une jolie soubrette. Mettons "accorte", pour changer ; M. de Max est un Chicot spirituel et sympathique ; M. Chmeroy est un Gorenflot comique à souhait ; M. Kraus, un Monsoreau tragique et traité avec majesté ; M. Guidé, un délicieux Henri III d'une tournure infiniment distinguée et aristocratique ; M. Max Léry, un méchant duc d'Anjou un peu menu, mais de race ; M. Damorès, un Bussy tout à fait charmant, adroit et naturel ; M. Bussières, un amusant La Horrière ; M. Carrière, un Nicolas David excellent. Quant à MM. Béjat, A. Valbel, Terstri, Cintrac, Andrieux, Monin, Landel, Dach, Jacquier, etc., etc., ils remplissent à merveille leurs rôles respectifs de seigneurs avec plus ou moins d'importance !

La Mode et le portrait.

M. de la Gandara, peintre des élégances modernes a ces jours-ci à Paris fait une conférence sur "la mode et le portrait". Voici quelques-uns des subtils propos de l'artiste : Nul sujet n'est plus impressionnant que la figure humaine, le masque pâle de Philippe IV, par Velasquez, nous raconte l'histoire de l'Espagne mieux que ne saurait le faire n'importe quel tableau d'histoire. Venise parait reflétée dans le regard grave de l'Homme au gant, l'admirable portrait de Titien, et ne voyons-nous pas tout l'époque de Louis XV à travers les masques charmants des marquises de La Tour ? Ces grands hommes furent de leur époque. Wateau n'eut pas besoin des draperies grecques pour faire d'immortels chefs-d'œuvre. Les Grecs, avec leurs belles draperies épousant les formes du corps, atteignirent un summum de beauté. La mode tout opposée des infantes d'Espagne inspira Velasquez. Le lui-même subit la mode, je dirai presque se transforme. Les formes magnifiques et pures de la Grèce ne ressemblent pas à celles de la Renaissance sveltes et élancées avec le Primatice et Jean Goujon. Et quelle différence avec le nu pur et à fossettes du dix-huitième siècle ! La femme, comme l'artiste (je suis heureux de ce rapprochement), étant par-dessus tout instinctive et sensible, subit son époque et par conséquent se transforme. C'est pourquoi je suis attristé lorsque l'une d'elles, au sujet d'un portrait qu'elle désire, me parle de draperies ou d'enroulements d'écharpes, invoquant l'Antique, et surtout Nattier ou Gainsborough, oubliant que ces modèles charmants, de même que leurs peintres, furent avant tout de leur époque. Soyons de notre temps. Si nous ambitionnons de faire comme eux, commençons par être du nôtre, de sorte que c'est en ne leur ressemblant pas que nous aurons la chance de leur ressembler le mieux.

Nattier aimait les allégories d'ordre assez rare ; il travestit Mme de Châteauroux en "Point du jour", Mme de Flavaconrnt en "Silence", et Mlle de Clermont en "Déesse des eaux". Ce sont là des amusements charmants qui n'ont pas d'ailleurs empêché ces artistes de faire de vrais portraits sur lesquels règne, autant que le charme des modèles, "la Mode". Et pour en revenir à moi, que bien des femmes exquises me pardonnent si je n'ai pas accueilli avec l'empressement qu'elles auraient rêvé leur désir d'avoir leur portrait en "antique" ou en "Nattier". Mais s'il est facile de suivre la mode, il est moins pour une femme de s'habiller exactement, dévotement, oserais-je dire, comme il faut qu'elle le soit. Cela est un don. L'intelligence, la profondeur d'esprit n'y suffisent pas, je dirai presque "au contraire". La femme très intellectuelle et même ce qui paraît plus étrange, la femme très artiste, manquent de la plus juste notion de ce qui convient à leur genre. * Combien je regrette de ne pouvoir vous faire à ce sujet quelques confidences qui sont enfouies dans le plus profond de mon secret professionnel, et n'en sortiront même pas pour des mémoires futurs !

Toujours est-il que de très intelligentes personnes s'abâtardiraient ou se costumeraient, si l'on n'y mettait bon ordre. De petites ouvertures placent sur leur personne des bouts de ruban avec un goût adorable. Quant à la jupe-culotte, sujet que je n'ose aborder qu'en tremblant, je ne vous en dirai qu'un mot. Au dix-huitième siècle, la mode orientale était très en faveur. Les femmes ainsi interprétées par Van Loo ou Coppel étaient charmantes. Je ne suis donc pas l'ennemi du "pantalon" pourvu qu'il ne soit pas "zouave" et ne fasse pas ressembler certaines femmes à des perroquets.

Il est intéressant de savoir que M. la Gandara n'est pas l'ennemi de la jupe culotte ; mais que l'on ait consulté sur ce point la science canaque, voilà qui surprend un peu ! On l'a fait pourtant et il paraît que la question est tranchée à Rome depuis le IXe siècle. Nicolas Ier, dit le Grand, occupa de 858 à 867 le trône pontifical. Après avoir eu la satisfaction de voir Bogoris, roi des Bulgares, embrasser avec tout son peuple la religion romaine, il fut consulté par ces nouveaux chrétiens sur la question de savoir si leurs femmes pouvaient, sans compromettre leur salut, continuer de porter le pantalon national. Avec sa décision habituelle, le grand Pape répondit que les femmes, tout autant que les hommes, pouvaient demeurer vertueuses et parvenir à la vie éternelle, avec ou sans culottes : "Nam sive vos, sive femine vestire aive divinitate, aive indiatie formalia, non saluti offitit nec ad virtutum vestrarum profuit incrementum". Il y aurait de quoi rassurer les élégantes. Mais qui ne sent la différence entre le pantalon traditionnel des Bulgares du IXe siècle et la jupe pantalon d'aujourd'hui, née de "la Versatilité des tailleurs pour damés à qui un désir immodéré de nouveauté inspire des fantaisies de plus en plus excessives". Et de la coquetterie des dames elles-mêmes, avides de se faire remarquer !

Le mari de Mathilde comprit qu'il avait en lui un irréconcil-

ble ennemi, prêt à se porter à toutes les extrémités, et que s'il refusait le combat, il ne sortirait pas vivant de ce lieu, où on s'écartonnait tant de peine pour l'amener. Le piège dans lequel il était tombé lui prouvait à quel point son adversaire voulait un combat exempt des ménagements que les gens du monde apportent à ces rencontres, faites en général plutôt pour la galerie que pour une issue fatale. Il prit son parti ! D'ailleurs en une seconde il avait envisagé la situation sous toutes ses faces. Qu'avait-il à gagner à un refus ? Il ne pouvait pas douter de la résolution de Roger de Rouves. Ses traits, son regard, la préparation de cette rencontre prouvaient une énergie farouche. Il fallait qu'un des deux adversaires restât sur le carreau, sans chance de survie. C'était un duel à mort comme ceux du temps passé, comme celui des Mignons et des Angevins à la porte Saint-Antoine, comme ces duels judiciaires, en champ clos, d'où le vaincu ne sortait que pour être porté en terre. Après tout, les chances étaient en sa faveur. L'épée à la main, que pouvait son ennemi contre lui ? Alors il dit presque en riant :

SARAH BERNHARDT AU COLLÈGE NEWCOMB.

La visite de l'illustre tragédienne provoqua un enthousiasme sans précédent. Les étudiantes lui offrirent, comme souvenir, un vase de la poterie du collège. Jamais, dans les annales du Collège Newcomb, les étudiantes n'avaient assisté à une cérémonie qui, malgré sa simplicité, dut produire sur les imaginations et sur les cœurs une impression, une émotion comparable à celle qu'elles ont éprouvée hier après midi lorsque la grande artiste, se rendant à leur invitation, est venue recevoir le tribut de leurs hommages. Madame Sarah Bernhardt, escortée de son médecin, de sa dame de compagnie, de M. le Professeur Bézilat de Bordeaux et de M. F. Hennius, est arrivée au collège à 4 heures moins dix. Elle a été reçue à la grille par un comité d'étudiantes représentant les quatre classes de la Faculté des lettres qui lui a été présenté par M. Bézilat. Ce comité était composé de : Mlle Aimée Tibbier, présidente de la classe des Seniors (Association des Etudiantes), Mlle Lilla Kennard, déléguée par les "Juniors", Mlle Corinne Herford par les Sophomores, et Mlle Grossmann par les "Freshmen". L'Ecole des Beaux-Arts était représentée par Miles Crenshaw. Le cortège, passant entre une double haie de jeunes filles qui se repliait au fur et à mesure pour se mettre en file, se dirigea vers la grande "Salle des Assemblées". Au pied du grand escalier il a été reçu par le président du Collège Newcomb, le Dr B. V. B. Dixon, et à pris place sur l'estrade où des sièges avaient été réservés pour notre aimable consul, M. Francestiel, son très sympathique aide de camp, M. le vice-consul général, le président de l'Association des Etudiantes, Mlle Louise Wolbrette, et les deux dames composant les divers comités qui avaient organisé cette petite fête. La mariselle, après en trois répétitions, a été entendue par les étudiantes avec un entrain qui leur a valu les gracieux applaudissements de leur illustre invitée. Après "La Mariselle", M. le Docteur Dixon, dans une allocution pleine de tact, a rendu hommage au génie de Mme Sarah Bernhardt. "Ce n'est pas seulement la grande artiste, a-t-il dit, à laquelle nous sommes heureux et fiers de rendre hommage, c'est à la femme dont l'indomptable énergie a fait la conquête du monde — par Madame Bernhardt n'appartient pas seulement à la France, quelle que soit l'origine, du reste, que puissent avoir les Français à la revendiquer pour leur : Son génie, comme celui de Molière, est international ; il est la gloire de l'humanité". On se demande sans cesse le secret de la puissance de Mme Bernhardt ; je vais vous le dire : Elle a bu de l'eau de cette fontaine de jeunesse qu'appelle le Romantisme français ; toute jeune, elle a connu les hommes de 1830, ces enthousiastes qui avaient gagné la bataille d'Hernani ; elle a été la fée qui du coup de sa baguette a fait revivre les Dona Sol et les Marie de Neubourg vieillissantes ; elle a vécu près des Hugo, des Gautiers de Dumas dont les cheveux blanchis n'avaient pu éteindre l'enthousiasme et la jeunesse. Le Romantisme a été défini "une explosion de jeunesse" ; vous en voyez le réajustement sur la grande tragédienne qui nous a fait l'honneur d'accepter notre invitation". Madame Sarah Bernhardt a remercié en quelques mots — "Elle hait les discours" dit-elle, et n'en a jamais prononcé qu'un, dont le souvenir ne lui est pas agréable, assurément-elle. Une des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, choisie par le directeur de l'Ecole, M. le Professeur Elsworth Woodward, a présenté à Mme Bernhardt un vase de la poterie du Newcomb. Puis Mlle Louise Wolbrette, au nom de ses camarades lui a offert un beau bouquet de roses, comme "modeste témoignage de leur profonde admiration". La cérémonie a été terminée par une chanson populaire de la France, chantée avec non-moins de brio que "La Mariselle" ; "En passant par la Lorraine", puis Mme

Sarah Bernhardt a été escortée à la poterie, où elle a passé une demi-heure à admirer les œuvres d'art qu'on lui faisait passer en revue. En somme, visite inoubliable pour le Collège Newcomb, et il est permis de le croire, instants agréables pour notre grande artiste.

Sarah Bernhardt au Tulane.

La grande comédienne donnera aujourd'hui deux représentations, les dernières de son engagement à la Nouvelle-Orléans, et nous quittera, peut-être sans retour. Hier soir dans la "Société", elle a été ce qu'elle est toujours, superbe. Elle a détaillé avec un art infini, dont seule elle possède le secret, ce rôle qu'elle a créé d'ailleurs et qui lui a valu tant et de si beaux succès en Europe et en Amérique. La "Dame aux Camélias" est annoncée aujourd'hui : "Sapho" le soir.

CRESCENT.

Les deux représentations de "Her Son" qui seront données aujourd'hui au Crescent promettent d'être tout aussi brillantes que les précédentes, et de terminer ainsi une très fructueuse semaine pour ce populaire théâtre. La semaine prochaine la direction du Crescent met à l'affiche "Brewster's Millions", une amusante comédie.

ORPHEUM.

Les excellents artistes qui exécutent cette semaine le programme de vaudeville donné par l'Orpheum, sont fêtés par un nombreux public à chaque représentation. Un programme aussi intéressant que varié est préparé pour la semaine prochaine.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris : \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$22.50. 3 mois \$11.25.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris : \$9.00. Un an \$27.00. 6 mois \$13.50. 3 mois \$6.75.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT POSTAL, ou, si vous préférez, par TRAITE SUBSCRIBTION.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MÈRE.

XVII

EXPLOSION (Suite)

—Vous avez là tout ce qu'il vous faut, observa-t-il. Ton adversaire n'aura rien à t'objecter. Est-ce bien ?

—Oui. —Je te laisse pour me rendre à mon poste. J'ai des agents à commander et Gaby à surveiller. —Va. Resté seul, le baron examina cette vaste pièce qui, évidemment, avait été une salle de fêtes.

L'orchestre se tenait dans une tribune en orbeille, au-dessous de la corniche. Cette tribune était vide, naturellement. Les fenêtres ne donnaient pas sur la façade, mais sur le fond du petit parc.

De côté de la grille, c'était à peu près la solitude, le silence troublé seulement par le passage de quelque voiture entre la quadruple rangée d'arbres de ce boulevard presque rural.

Mais du côté opposé du pavillon, c'était l'isolement complet, avec l'ombrage de la fatale qui interceptait la vue de toutes parts.

Les propriétés voisines étaient closes de grand murs comme ceux du pavillon Brown.

D'un autre côté Gabrielle Ozères, enfermée dans son quartier, avec la femme qui la servait, ne pouvait se douter de rien.

Roger ne se lassait pas d'admirer cette galerie avec son parquet en mosaïque, son plafond, par imitation de celui de la galerie Henri II au Louvre, mais on peut se contenter de chef-d'œuvre moins royaux que celui-

là. Les murs étaient garnis de boiseries presque précieuses. L'ensemble était de ceux qu'on ne rencontre pas d'ordinaire, mais il n'étonnait pas dans ce débris des magnificences de la cour des d'Orléans, succédant aux Bourbonnes, leurs aînés, par la grâce de la révolution de 1830.

Roger de Rouves, s'absorbait dans ces examens et ces réflexions lorsque le bruit d'une porte qui s'ouvrait, celle du vestibule sans doute, les interrompit.

Il tendit l'oreille. Il crut percevoir un cri étouffé, quelques piétinements.... et plus rien.

Un instant de silence. Le piano jouait toujours une valse quelconque, dont il ne distinguait que le mouvement.

Puis dans son voisinage il entendit quelques pas rythmés comme ceux des porteurs de cercueils ou de pianos.

Sa poitrine se serra. Ce bruit l'étonnait et cependant pour lui livrer le comte Raoul d'Andelle n'avait-il pas fallu user de ruse d'abord et de force ensuite ?

Deux hommes entrèrent, vigoureux, aux muscles solides, rablés comme des lutteurs ou des forts de la halle.

Ils risaient. Leurs visages étaient débouffés et honnêtes. Aucune apparence de malfaiteurs.

L'un d'eux annonça : —Voilà le collier, au bon état. —Foutchtra, fit l'autre, un gros homme aux cheveux et à la barbe d'un noir d'auvergne, il s'est débattu comme un diable, mais pas d'avarie.

L'objet était encauchonné d'un voile noir un peu serré, qui lui couvrait la tête comme le chaperon du fauconnier.

C'était le comte Raoul d'Andelle, mari de la demoiselle de Fel-Lussay.

Il ne faisait plus un mouvement et n'essayait pas de se défendre.

Derrière les deux porteurs, le concierge de la maison, accompagné d'un de ses camarades, un autre militaire en retraite, venait placidement, en courtois.

Pédro Bastoni et Michel Ozères fermaient la marche. L'auvergnat dit avec un accent du Puy-de-Dôme. —Faut-il le débarrasser de sa voilette ?

Les portes et les fenêtres étaient fermées, les persiennes également.

Les deux porteurs prirent chacun un des bras du prisonnier. Rapidement, le concierge avait allumé les girandoles de la galerie.

Ozères enleva le capuchon de l'ancien lieutenant. Ebloui d'abord il reconnut bien le baron qui se trouvait à deux pas de lui. Ses yeux étincelèrent.

Il dit d'une voix sifflante : —Ah ! c'est vous, monsieur de Rouves ! J'aurais dû m'en douter.... Ce sera un compte à régler entre nous.

—Vous avez raison. Nous allons le régler tout de suite. Raoul d'Andelle émit.

Il chercha dans sa poche une arme quelconque. Rien. —Sais-je assez stupide ! pensa-t-il.

Le baron s'approcha de lui. Tout près, presque le touchant : —Si vous faites un pas, lui dit-il, pour fuir, si vous posez un ori, je vous brûle la cervelle. Il tira un revolver de sa poche.

Et il ajouta : —Si vous jurez à ces messieurs et à moi que vous allez m'échapper d'abord et qu'ensuite nous nous batrons ensemble, avec les armes que vous choisirez, l'épée ou le pistolet, je vous affirme sur l'honneur qu'il ne vous arrivera rien.

En un instant, l'ancien officier reprit son aplomb. —S'il ne s'agit que de me battre avec vous, dit-il, c'est mon affaire. Mais où aura lieu ce duel ?

—Là. —Quand ? —Dans un instant. Pourquoi remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ? —Parfaitement.... Des armes ? —En voici.

—Les vôtres ? —Je ne les connais pas.... —Sont-ils... Des témoins ?... Le baron montra les deux anciens gendarmes.

—Des militaires, dit-il. Ils vont en serviront. —Et les vôtres ?... —Ces messieurs.... —Est-ce régulier ?

—Régulier ou non, vous ne sortirez pas d'ici ou vous m'aurez tué auparavant. —Milles diables, fit Raoul d'Andelle, vous n'êtes pas rassurant, savez-vous, monsieur de Rouves.

Le baron lui lança un regard à le fondroyer. —Il n'est plus temps de railler dit-il. Ma fille est morte, mon sieur.

—Ah ! fit le comte, frappé comme s'il eût reçu un formidable coup de poing en pleine poltrine.

—Morte et enterrée à Varze, où ceux à qui vous l'avez fait remettre venaient de la rapporter mourante. J'y étais, monsieur d'Andelle. C'est elle que je veux venger.

—Elle et sa mère ! —Un mot de plus et je vous soufflette et vous écorse....

De sa gauchère taille Roger de Rouves dominait le comte, impressionné une minute par la nouvelle de cette mort qu'il ignorait. Le mari de Mathilde comprit qu'il avait en lui un irréconcil-

ble ennemi, prêt à se porter à toutes les extrémités, et que s'il refusait le combat, il ne sortirait pas vivant de ce lieu, où on s'écartonnait tant de peine pour l'amener. Le piège dans lequel il était tombé lui prouvait à quel point son adversaire voulait un combat exempt des ménagements que les gens du monde apportent à ces rencontres, faites en général plutôt pour la galerie que pour une issue fatale. Il prit son parti ! D'ailleurs en une seconde il avait envisagé la situation sous toutes ses faces. Qu'avait-il à gagner à un refus ? Il ne pouvait pas douter de la résolution de Roger de Rouves. Ses traits, son regard, la préparation de cette rencontre prouvaient une énergie farouche. Il fallait qu'un des deux adversaires restât sur le carreau, sans chance de survie. C'était un duel à mort comme ceux du temps passé, comme celui des Mignons et des Angevins à la porte Saint-Antoine, comme ces duels judiciaires, en champ clos, d'où le vaincu ne sortait que pour être porté en terre. Après tout, les chances étaient en sa faveur. L'épée à la main, que pouvait son ennemi contre lui ? Alors il dit presque en riant :

—Vous avez là tout ce qu'il vous faut, observa-t-il. Ton adversaire n'aura rien à t'objecter. Est-ce bien ?